

## LES OREILLES DE CHEVAL OU UN SOUVENIR DE LA DÉCAPOLE À PALMYRE

Le monument inédit que je me fais le plaisir d'offrir en hommage amical au professeur Tran tam Tinh vient de sortir de terre, en automne 1991, sur le chantier que je dirige au centre de la ville antique de Palmyre. Modeste qu'il soit, il me semble néanmoins présenter un témoignage inattendu sur la persistance des traditions ancestrales en milieu syrien hellénisé, et qui pourrait donc, peut-être, intéresser le récipiendaire de ce volume, brillant exégète des relations complexes entre les mythologies classique et proche-orientale.

Les circonstances de la trouvaille n'apportent malheureusement rien qui puisse servir à l'interprétation de ce monument et de son inscription; il a été remployé dans une couche de dénivellation, sous un sol cimenté faisant partie d'une habitation tardive, installée dans la cour d'une église abandonnée à la suite d'un séisme destructeur du VI<sup>e</sup> siècle. Au moment du remploi, la pierre ne conservait évidemment plus, depuis longtemps, sa fonction première. Elle a été simplement amenée vers la basilique avec d'autres matériaux de construction.

Il s'agit en effet d'un petit autel votif qui s'ajoute à la série déjà abondante des pyrées palmyréniens. Consacrés presque toujours par des particuliers, ils le sont le plus souvent au «dieu anonyme», c'est-à-dire à Baalshamîn, maître des cieux, adressé par des formules périphrastiques<sup>1</sup>; il y en a, cependant, qui sont voués à d'autres divinités. La plupart de ces autels, petits ou grands, ont été retrouvés, comme celui-ci, hors de leur contexte primitif, de façon qu'il n'est pas assuré qu'ils aient régulièrement été

---

<sup>1</sup> Cf. en dernier lieu M. Gawlikowski, «Les dieux de Palmyre», *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, II, 18.4, p. 2632-34. Pour une opinion divergente, cf. J. Teixidor, *The Pantheon of Palmyra*, Leiden, 1979, p. 115-119.

déposés dans des sanctuaires; certains ont pu trouver place dans les rues ou même les maisons de la ville.

La partie supérieure du pyrée est seule conservée (**fig. 1**). Le corps en a 18cm de côté, et le dé parallépipède qui surmonte la corniche moulurée, inscrit sur l'une des faces, mesure 21cm de large et 8cm de haut. Les lettres ont 12mm de haut en moyenne.

La première ligne, juste au-dessous de la surface plane au sommet de l'autel, est très abîmée. Les trois lignes suivantes, en revanche, sont pratiquement entières et ne présentent aucun problème de lecture. Plus bas, le corps de l'autel portait la date, pratiquement disparue. Cependant, la forme des lettres indique clairement le I<sup>er</sup> siècle après J.-C. : des larges courbes des *resh* et des *kaph*, des *yod* ouverts vers le bas, des *lamed* à petite boucle, tout concourt vers cette datation. Voici la transcription du texte, avec quelques restitutions évidentes :

['lt]' dh [']bd rm[y  
b]r mlk'l br h̄yrn  
krz' dkrn lbny phl  
'lhy' t̄by' w̄škry'

Et sur le corps de l'autel :

[byrh ']'dr š[nt]  
[CCC]XX[...]

Les traces des lettres au début, notamment de l'*aleph* final du premier mot, du démonstratif *dh* qui suit, et enfin la finale du verbe, permettent la restitution de l'une des formules habituelles pour ce type de monument. À la fin de cette ligne, le nom du dédicant, qui conserve le départ du *resh* et la boucle du *mem*, est assuré par des textes parallèles cités ci-après. Le nom du mois (Adar -mars) est sûr et le nombre des centaines dans la date annuelle facile à restituer d'après la graphie. Si le signe de vingtaine dont l'extrémité supérieure est conservée était le seul, la date serait 320 S., soit 9 ap. J.-C.; elle était certainement plus élevée, mais comprise encore dans les limites du I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C. L'an 420 de l'ère séleucide commençait en effet en 108 ap. J.-C., ce qui me paraît trop tard du point de vue paléographique. Voici donc la traduction complétée :

«Cet [autel] a été fait par Ram[î] fils de Malik'el fils de Hairan, l'héraut, en mémorial aux *benê phl*, dieux bons et rémunérateurs. [Au mois de A]dar, l'an [CCC]XX[...].»

Le nom propre de Malik'el, rare à Palmyre comme ailleurs, y est cependant attesté par une épitaphe fragmentaire et deux tessères<sup>2</sup>, ainsi que par une dalle funéraire inscrite signalée pour la première fois en 1883 par Henri Pognon parmi d'autres sculptures palmyréniennes en possession du *kaïmakâm* de Baalbek; elle représentait trois bustes d'hommes, identifiés par les inscriptions comme Zabdibôl b. Malik'el Ramî et ses deux fils Taimarşû et Malik'el<sup>3</sup>. Une autre sculpture, vue en même temps que celle-ci, mentionne aussi le nom de Ramî, qui revient encore plusieurs fois dans l'épigraphie palmyrénienne<sup>4</sup>. La dalle de Baalbek, à l'origine le devant d'un sarcophage, mutilée et réduite à deux bustes au lieu des trois, est ensuite passée à Haïfa, où ses inscriptions ont été étudiées et republiées par Z. Ben-Hayyim<sup>5</sup>.

Le personnage central de ce monument, Zabdibôl b. Malik'el Ramî, semble avoir été un petit-fils de notre dédicant. Le qualificatif de *kerozâ*, «hérald», du grec κέρυξ, désigne dans notre inscription la profession de Ramî plutôt que le nom de son ancêtre. Ce titre est d'ailleurs déjà mentionné dans une inscription palmyrénienne trouvée dans le Wadi Hawran non loin de la vallée de l'Euphrate<sup>6</sup>.

Le principal point d'intérêt de notre inscription réside cependant dans le nom donné aux divinités ainsi honorées par le crieur municipal de Palmyre. L'appellation collective de *bny phl* qui nous cache leur identité n'a pas, en effet, de précédent.

Il s'agit, selon toute apparence, de l'expression sémitique bien connue qui emploie la notion de «fils» pour attribuer à quelqu'un une origine ou une qualité donnée. Le vocable *phl* lui-même, employé à l'état absolu, semble bien correspondre à un nom propre, mais la mythologie syrienne ignore à ce jour un dieu qui se serait appelé ainsi. L'araméen n'offrant aucun secours étymologique (si l'on écarte

<sup>2</sup> J. Teixidor, *Inventaire des inscriptions de Palmyre*, XI, Beyrouth, 1965, no 61; H. Ingholt-H. Seyrig-J. Starcky, *Recueil des tessères de Palmyre (RTP)*, Paris, 1955, nos 391 et 691. J.T. Milik, *op. cit.*, p. 186-7 et 229, considère le personnage représenté sur la tessère 691, datée de 118/119 ap. J.-C., comme un symposiarque des prêtres de Bel. Il vocalise le nom comme *Malak'el*, «Ange de dieu», ce qui me paraît curieux comme anthroponyme, malgré *Malachelus* (*Pap. Dura* 98 X 29); je préfère donc *Malik'el*, «El est roi».

<sup>3</sup> *RES* 409 (= *CIS* II 4372).

<sup>4</sup> *RES* 413 (= *CIS* II 4371); *CIS* II, 4600 (Istanbul); J. Cantineau, *Inventaire des inscriptions de Palmyre* VIII, 23, 36, 138; H. Ingholt, *Berytus* 5, 1938, p. 117, pl. 42, 2-4 (3 épitaphes des enfants d'un Ramî b. Repha'el, dont *CIS* II, 4600, cité ci-dessus).

<sup>5</sup> Z. Ben-Hayyim, Ketuvot Tadmoriyot, *Bulletin of the Jewish Palestine Exploration Society* 13, 1947, p. 143.

<sup>6</sup> J. Teixidor, «Une inscription palmyrénienne du Musée de Bagdad», *Syria* 40, 1963, p. 34 et 36; J.T. Milik, *Dédicaces faites par des dieux*, Paris, 1972, p. 258. Sur ce fonctionnaire, cf. J. Teixidor, «Un port romain du désert. Palmyre», *Semitica* 34, 1984, p. 26-27; A. Bounni, «Métiers et fonctions à Palmyre», *Études et Travaux* 15, 1990, p. 79.

«baluchon»...), on se tournera volontiers, comme il est souvent bon de le faire, vers les richesses du vocabulaire arabe classique; on y trouvera le nom *fahl* «éminent, grand», et aussi «mâle», ou plus spécifiquement «étalon». Pour cette dernière acception, il s'agit bien d'un mot plus ancien, car déjà un texte ougaritique parle d'une «cavale, mère de l'étalon» (*'um phl phlt*), qui n'est pas autre que la fille de la déesse soclaire Šapaš<sup>7</sup>.

Cependant, le nom de *phl* désigne également une ville transjordanienne. En effet, la future Pella de la Décapole portait, depuis le II<sup>e</sup> millénaire au moins, le nom de Fihl/Pihil (égyptien *phr*), alors que le site s'appelle encore aujourd'hui Tabaqat Fahl<sup>8</sup>. Le nom grec de Pella n'est en fait qu'un à-peu-près phonétique, en même temps qu'un rappel de la capitale macédonienne. Comme le nom sémitique d'origine refit surface aussitôt après la conquête islamique (la ville de Fihl comptant parmi les plus importantes de la province du Jourdain)<sup>9</sup>, il n'y a pas de doute qu'il était d'usage courant parmi la population de langue araméenne même à l'époque romaine, comme c'est le cas pour beaucoup d'autres toponymes syriens.

L'expression de *bny phl* peut donc bien définir, en araméen, un groupe originaire de cette ville ou autrement en relation avec elle, soit «ceux de Pella» ou, dans ce cas, «les dieux de Pella». Un palmyrénien aurait très bien pu offrir un autel aux divins patrons de cette cité, qui se seraient montrés «bons et rémunérateurs» à son égard, quelles que soient les raisons de cet acte de piété, passées sous silence dans la dédicace.

Les cultes de Pella nous sont exclusivement connus par les monnaies de la ville. Les fouilles australiennes, qui concernent surtout les époques byzantine et islamique, n'ont apporté encore, à ma connaissance, rien qui puisse étoffer ce dossier numismatique tel qu'il a été étudié en 1959 par Henri Seyrig<sup>10</sup>. Parmi les divinités figurées sur ces monnaies, frappées principalement sous Commode et sous Elagabale, on distingue Apollon, se tenant nu dans le porche d'un temple tétrastyle, avec son arc et un rameau, Athéna casquée et armée d'une lance, appuyée sur son bouclier, Héraklès avec sa massue, tenant les pommes des Hespérides, enfin la Tychè de la cité, assise sur

7 Voir A. Caquot, «Nouveaux documents ougaritiques», *Syria* 49, 1969, p. 242 (no RS 24.244).

8 A.H.M. Jones, *The Cities of the Eastern Roman Provinces*, Oxford, 1971, p. 232-233.

9 Cf. A. Walmsley, «Pella/Fihl after the Islamic Conquest», *Mediterranean Archaeology* 1, 1988, p. 142-159; «Fihl (Pella) and the Cities of North Jordan during the Umayyad and Abbasid Periods», *Studies in the History and Archaeology of Jordan* IV, Amman, 1992, p. 377-384.

10 H. Seyrig, «Temples, cultes et souvenirs historiques de la Décapole» (= *Antiquités syriennes* 73), *Syria* 36, 1959, p. 60-78.

le rocher selon le modèle hellénistique courant. Toutes ces figures divines paraissent purement helléniques et assez banales<sup>11</sup>.

Nous ne savons pas si, ou dans quelle mesure, elles recouvraient des divinités syriennes. On pourrait, il est vrai, supposer que les figures d'Athéna ou d'Héraclès, bien répandues dans la région, correspondissent à des personnages du panthéon local, comme ils correspondent à Palmyre à Allat et Nergal. Autant il ne semble pas que la déesse arabe soit identifiée à l'Athéna en armes de l'iconographie grecque avant le Ier siècle<sup>12</sup>, autant la figure d'Héraclès nu était bien familière en Orient dès l'époque hellénistique, à preuve la belle statue de Mésène, récemment découverte à Séleucie du Tigre, mais aussi toute une série des représentations plus récentes du héros, de Ninive à Palmyre en passant par Hatra<sup>13</sup>. Ainsi, le dédicant de notre autel aurait pu voir dans les dieux de la cité grecque de Pella les personnages familiers de sa propre tradition ancestrale.

J'en étais là lorsque, en vérifiant les rares documents qui contiennent le nom de Malik'el, celui du père de notre dédicant, j'ai été frappé par l'image de la tessère RTP 391 (**fig. 2**). Elle porte sur sa face principale une représentation curieuse, qui est toute pareille à celle de la tessère RTP 390, anépigraphie (**fig. 3**) : sur les deux on voit, avec Henri Seyrig, un «buste drapé, imberbe, avec des oreilles chevalines - ou faites d'une feuille lancéolée. Sur sa tête, une couronne de feuilles dressées, ou peut-être une tiare dont le devant serait orné de feuilles. Visage plat et large, qui pourrait être celui d'un masque rituel». De chaque côté du visage se trouve le signe dit «de Bel» ou «de pluie», en forme d'un demi-cercle d'où partent vers le bas trois courts traits divergents. Ce symbole accompagne souvent, sur les tessères palmyréniennes, les images ou les noms des dieux les plus divers.

11 A. Spijkerman, *The Coins of the Decapolis and Provincia Arabia*, Jerusalem, 1978, p. 210-217, pl. 46-47; J. Bowsher, «Architecture and Religion in the Decapolis. A Numismatic Survey», *Palestine Exploration Quarterly*, 1987, p. 62-69. Pour la «banalité significative» de ces types, cf. Ch. Augé, «Divinités et mythologies. Sur les monnaies de la Décapole», *Le Monde de la Bible* 22, 1982, p. 43-46.

12 Cf. J. Starcky, *LIMC* I, s.v. «Allath», p. 564-570; M. Gawlikowski, *op. cit.*, p. 2639-43.

13 Cf. A. Invernizzi, «Héraclès à Séleucie du Tigre», *Rev. Arch.* 1/1989, p. 65-113; «L'Héraclès Epitrapézios de Ninive», *Archaeologia Iranica et Orientalis* II, 1989, 623-636. Cf. P. Bernard, «Entre Séleucie du Tigre et la Mésène. Vicissitudes historiques d'une statue en bronze d'Héraclès», *Journal asiatique* 1990, p. 3-68. Pour Palmyre, H. Seyrig, «Héraclès-Nergal», *Syria* 24, 1944/45, p. 62-80 (=AS IV, p 1-180; A. Bounni, «Iconographie d'Héraclès en Syrie», *Iconographie classique et identités régionales (BCH Suppl.* 14, 1986, p. 377-387).

La tessère 391 est marquée sur le revers par les noms de Malik'el et de Bar]baros (fig. 4)<sup>14</sup>. Si ma restitution du second nom est juste, il peut s'agir du percepteur d'impôts mentionné dans le Tarif<sup>15</sup> et correspondant de «l'excellent Corbulon», gouverneur de la Syrie de 60 à 63. Ainsi daté, le Malik'el de la tessère porte un nom suffisamment rare pour qu'il soit permis de le considérer parent, peut-être même père de Ramî, le dédicant de notre autel qu'il faut justement dater, nous l'avons vu, au cours du Ier siècle.

Cette association indirecte m'a fait reconsidérer le problème lexicographique suscité par les termes de l'inscription dédiée aux *benê phl*. Si André Caquot avait certainement raison d'affirmer, à propos du document ougaritique cité tout à l'heure, qu'il «n'y a pas lieu de voir en *phlt* une éponyme de la ville de Pihilim/Pella», la même limitation ne va pas de soi dans le cas de notre monument. Ne faudrait-il pas, après tout, revenir à l'arabe *fahl*, «étalon», pour rendre compte d'un culte auquel la famille où le nom de Malik'el était traditionnel vouerait un attachement particulier? Cependant, puisque l'expression est grammaticalement indéterminée (*bny phl* et non *phl'*), il convient de prêter au second terme la valeur d'un nom propre, tel celui de Pella ou, à défaut, celui de quelque dieu hypothétique et improbable nommé Cheval.

Pour résumer : les dieux désignés par l'expression *bny phl* étaient soit «Ceux de Pella (Fi]hl)», soit «Fils d'Étalon (*fahl*)». L'attachement d'un Palmyrénien du Ier siècle ap. J.-C. aux dieux de cette cité de la Décapole, même s'ils nous apparaissent aujourd'hui comme dépourvus d'une personnalité bien marquée, n'aurait rien d'impossible et dépendrait simplement d'un concours des circonstances particulières concernant personnellement le dédicant. Il est plus difficile d'admettre l'existence des dieux qui seraient considérés comme descendants d'un dieu Étalon ou auraient porté une ressemblance au cheval. Nous sommes quand même bien loin des vases attiques et du cortège dionysiaque tel qu'il se présentait au Ve siècle, avec des satyres munis d'oreilles et de queue de cheval, attributs qu'ils perdront pourtant dès l'époque hellénistique. Sur la tessère au nom de Malik'el, le curieux personnage au faciès de cheval, mais drapé et imberbe, me semble assez différent des fougueux compagnons de

14 RTP 391 : *mlk'l /.. brs*, éd. Au début de la seconde ligne, on aperçoit la copule *waw*; je lis : *mlk'l / w [br]brs*.

15 CIS II, 3913, II, 121; I. Sh. Shifman, *Palmirskij poshlinnyj tarif*, Moscou, 1980, p. 104 (II, 3, 22) et 113 (IV, 1, 57). Le nom de Barbaros n'apparaît pas ailleurs dans les inscriptions de Palmyre; c'était apparemment un affranchi et collègue d'Alkimos et de Statilius, deux autres percepteurs du Ier siècle mentionnés par la même source. Sur le nom lui-même, voir H. Ingholt, «Varia Tadmorea», *Palmyre. Bilan et perspectives* (colloque de Strasbourg 1973), Strasbourg 1976, p. 109-111.

Dionysos. Simple coïncidence peut-être, mais tout de même curieuse, si le nom employé dans la dédicace de l'autel peut convenir à une représentation énigmatique, connue seulement par deux tessères dont l'une au moins paraît avoir été émise par un parent du dédicant. Le personnage à oreilles de cheval ne serait-il donc pas, après tout, l'éponyme ou la personnification de la ville de Pella? Sa voisine de la Décapole portait bien le nom d'Hippos, Sûsitha en araméen, nom porteur du même sens dans les deux langues.

CENTRE POLONAIS  
D'ARCHÉOLOGIE MÉDITERRANÉENNE  
VARSOVIE, POLOGNE

MICHEL GAWLIKOWSKI

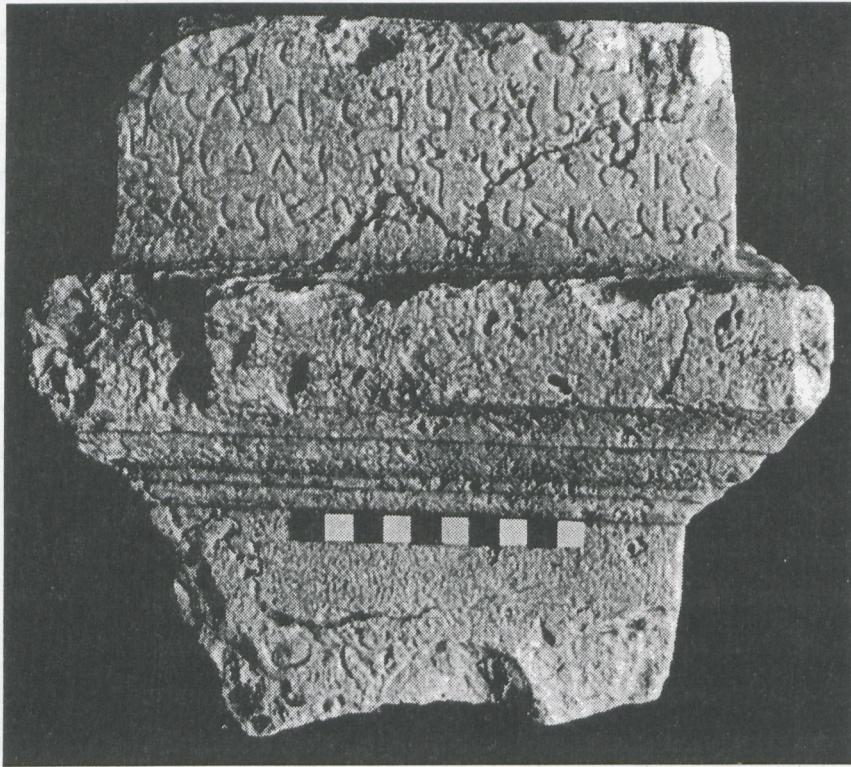


Figure 1

Autel de Ramî, fils de Malik'el.



Figure 2

Tessère *RTP* 391, face.



Figure 3

Tessère *RTP* 390, face.



Figure 4

Tessère *RTP* 391, revers.